

# Les Suites D'UNE Distraction.

Un soir de l'été dernier, je faisais les cent pas sur le trottoir de la gare P. L. M., en attendant le départ du rapide de sept heures quinze.

Une main me frappa sur l'épaule. Je me retournai : c'était mon ami Jacques. — Où vas-tu ? — A Nice. — Moi aussi, ma femme y est. — Parfait, nous allons voyager ensemble.

Nous continuons à nous promener sur le quai tout en causant. Comme nous passions devant le wagon poste, j'eus à son fourgon d'alléger par ce singulier corridor à soufflets, qui ressemble à un accordéon, je dis à Jacques :

— Eh bien ! Monsieur, montez. Nous tâcherons d'arranger cela en route. Mais, pour le moment, je ne puis vous écouter davantage.

— Je monte dans le wagon déjà à moitié plein de sacs et cela ne faisait que commencer. En arrivant de tous les côtés, des administrations, des journaux, des autres gares. Il fallait parfois deux hommes pour soulever un de ces sacs. Le fourgon d'alléger était comble déjà, et le wagon poste proprement dit commençait à se remplir jusqu'au plafond. Les cinq employés et moi ne savions plus où nous réfugier. Et il fallait retrouver une lettre là-dedans ! J'étais prêt à perdre courage, mais il n'y avait pas à dire. Si la comtesse recevait la lettre destinée à Louise, mon affaire était réglée. Or, j'étais très amoureux, et il s'agissait pour moi d'un superbe mariage.

— Enfin, les sacs cessèrent d'arriver. Il était temps ! Je m'étais blotti dans un coin, où j'étais blotti, entre d'énormes poches de cuir couvertes de toutes les crasses de l'Europe, ne voyant rien que les lampes du plafond et des casiers innombrables. Tout d'un coup, je sentis que nous roulions, nous étions partis. Alors, le chef de la brigade ambulante me demanda ce que je voulais. J'expliquai qu'il s'agissait de rentrer en possession d'une lettre adressée au château de Beillans, par Barjols, Var.

— En ce cas, Monsieur, c'est un "passe-Lyon". Nous nous en occuperons seulement après Dijon. D'ici là, vous ne pouvez qu'attendre.

— J'attendis, assis sur un sac qui devait contenir des boîtes d'échantillons en bois, à en juger par la nature pénétrante des contacts. Les cinq employés, debout, travaillaient avec rage. Cela sentait l'encre d'imprimerie, le tabac, la cire fondue, le cuir mouillé, et une autre odeur encore, comme aurait dit Flaubert, car quelques-uns de ces messieurs avaient ôté leurs bottines, qu'ils avaient remplacées par des pantoufles, pour être plus à l'aise.

— Je m'ennuyais de toutes sortes de choses, de faim, principalement. J'en étais à ma cotelette et à mes œufs sur le plat du matin. J'avais un chapeau haut de forme, un gilet blanc, des souliers vernis, un stick, enfin, pas du tout le costume de voyage. Ah ! mon cher, quelle nuit !

— J'abrégé le récit de mes misères. A dix heures, le lendemain matin, j'arrivai, tu devines dans quel état, à la gare de Saint-Maximin. C'est là qu'on descendait le sac des dépêches pour Barjols. — Et ma lettre n'était pas retrouvée !

— Hélas ! au moment où le train ralentissait, tout s'expliqua. Les employés de l'"ambulante", voyant l'importance attachée à cette malheureuse lettre, avaient cru qu'il s'agissait d'un pli chargé et n'avaient pas cherché dans les dépêches ordinaires. Il n'y avait plus à revenir. Le train était déjà arrêté. On jeta sur le trottoir une poche de toile verte avec l'étiquette : BARJOLS ; je suivis la poche verte, qui contenait ma prose, ma maudite prose ; j'étais décidé à la suivre jusqu'au bout.

— Nous primes plate aussitôt, la poche verte et moi, dans un tiburly à peu près suspendu et complètement découvert. Il pleuvait. Mon stick, mon gilet blanc et mon chapeau haut de forme... Tu vois d'ici la mine que j'avais. J'appris du conducteur, qu'il y avait six kilomètres de Saint-Maximin à Barjols. Du reste, nous causâmes peu, d'abord parce que je ne comprenais pas le provençal, et ensuite parce que j'étais plongé dans mes réflexions. Nous traversâmes des lieux déserts et je n'étais séparé de la terrible lettre que par une planche fort dure, sur laquelle j'étais assis. Je pouvais étrangler le courrier ou le corrompre, à mon choix. Mais la force me manquait pour accomplir la première de ces opérations, car j'étais épuisé. Quant à la seconde, je n'avais que quatre ou cinq louis dans ma poche et, le courrier une fois séduit, il m'aurait fallu retourner à Paris à pied, en demandant l'aumône.

— Enfin, nous arrivâmes à Barjols, un joli village dans les mille habitants. J'allais me présenter au bureau de poste et réclamer

ma lettre en exhibant mes papiers. Mais la réflexion me retint. Vais-tu un monsieur de Paris, arrivant à Barjols, par la pluie, avec un jonc à pomme d'or pour tout bagage et présentant l'ordre de lui remettre une lettre adressée à la comtesse de... une châtelaine du voisinage ? L'histoire aurait fait le tour du pays et serait arrivée, sans le moindre doute, aux oreilles de la principale intéressée.

— Il valait mieux avoir recours à la ruse. Lorsque, une heure après, le facteur rural qui se rendait au château de Beillans sortit du bourg de Barjols, et le rejoignis, comme par hasard, et lui demandai le chemin de l'habitation de la comtesse.

— J'y vais, me répondit-il. Si vous voulez venir avec moi ? C'est à quinze kilomètres ! Je vernis de ma chaussure frémir à ces mots. Néanmoins j'emboutai le pas à côté de mon facteur. A travers la boue. Dans chaque cabaret nous entrions et je faisais boire le brave homme. Il tint bon jusqu'à un quatrième village de sa tournée, mais, en sortant de là, il tourna fin. Comme nous passions près d'un fossé, je lui mis mon jonc dans les jambes, sans en avoir l'air, et il roula dans l'abîme de trois pieds de profondeur. Me précipitant auprès de lui, sous prétexte de lui porter secours, ouvrir sa boîte, chiper ma lettre, enfin ! la fourrer dans ma poche, tu devines bien que ce fut l'affaire d'une minute. Sortir mon homme du fossé fut plus difficile. Comme je venais d'y parvenir, le temps s'était mis au beau, j'entendis un bruit de roues sur la route. Je me retournai. C'était un poney-chaaise conduit par la comtesse elle-même.

— Comment elle me reconnut dans l'état où j'étais, je me le demande encore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle me reconnut, et sa stupéfaction égala mon embarras, car je comptais retourner à Paris sans tambour ni trompette.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, que se passe-t-il ? Que vous est-il arrivé ? Qui vous a mis dans cet état ?

— C'était le moment où jamais d'avoir un peu d'imagination.

— Croyez-vous aux pressentiments ? lui dis-je d'une voix d'autant plus étrange que j'étais en vahy par un rhume de cerveau effroyable. Hier, au moment de mettre à la poste une lettre que je vous écrivais, j'ai entendu distinctement mon nom prononcé trois fois par vous avec un accent d'angoisse. J'ai craint un de ces avertissements mystérieux dont je connais plusieurs exemples, et, saisi de terreur, je me suis mis en route pour venir auprès de vous, sans prendre le temps de rentrer chez moi. Je vous aime tant, Amélie !

— Je vis ses beaux yeux devenir humides. Quant aux miens, le coryza naissant les remplissait de larmes qui n'étaient point feintes. Amélie me fit monter auprès d'elle et me ramena au château. Cette preuve d'amour l'avait touchée, et, quand nous tournâmes devant le perron, elle avait prononcé le fameux "oui" qu'elle hésitait à dire depuis six mois.

— Et c'est ainsi, mon cher, que je me suis marié ! J'ai raconté depuis, l'histoire à ma femme. Elle en a ri comme une folle, ce qui te prouve qu'elle ne regrette rien.

LÉON DE TINSEAU.

## La langue de l'avenir ?

Le professeur Pietro Rivolta, répétant le volapuk et l'esperanto, prétend que la langue de l'avenir sera le chinois. Il appuie son affirmation sur ce fait que les caractères chinois représentent des idées et non des mots ; or, les idées sont universelles. Un caractère qui pour l'Chinois représente le soleil devrait représenter le soleil pour tout le monde.

L'affirmation de M. Pi Rivolta est d'autant plus curieuse qu'à l'heure actuelle une commission de savants japonais étudie le moyen de supprimer les caractères chinois qui jusqu'ici ont servi à écrire le japonais. Les savants nipponnes veulent un alphabet plus simple, rendant l'étude de leur langue plus facile pour les étrangers. Ils ont combiné un alphabet de 26 lettres empruntées aux alphabets anglais et français, et de 19 autres prises parmi les caractères grecs et russes.

Ajoutons que jusqu'ici cette réforme n'a aucun caractère officiel.

**Pour les braves sergents.**

Le charge de chevalier du guet était anciennement établie pour empêcher dans Paris les désordres de la nuit. En 1418, un chevalier du guet, nommé Gauthier Tallart, avait adopté la coutume égyptienne, lorsqu'il parcourait les rues de Paris, de faire marcher devant lui "quatre ou cinq ménestriers jouant de hauts instruments". Le peuple murmura de cette étrange manière de faire le guet dans la ville ; il disait que les bruits des instruments avertissaient les malfaiteurs, et que le chevalier du guet semblait leur dire : "voyez vous-en, car je viens !"

# DEUX AMIS.

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égoûts se dépeuplaient. On mangait n'importe quoi. Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le ventre vide, M. Morisot, horloger de son état, et pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

— Chaque dimanche avant la guerre, M. Morisot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses rêves il se mettait à pêcher ; il pêchait jusqu'à la nuit.

— Chaque dimanche, il rencontrait un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant, et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

— En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient ; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques. Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rayonnait fait flotter sur le fleuve tranquille cette petite brume qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enrégés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morisot parfois, disait à son voisin : "Hein ! quelle jonction !" et M. Sauvage répondait : "Je ne connais rien de meilleur." Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

— A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, ensanglantait l'horizon, faisait rouge comme du feu entre les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissements d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morisot et prononçait : "Quel spectacle !" Et Morisot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotter : "Cela vaut mieux que le boulevard, hein ?"

— Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout heureux de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura : "En voilà des événements !" Morisot, très morne, gémit : "Et quel temps !" C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année.

— Le ciel était, en effet, tout bien et plein de lumière. Ils se mirent à marcher côte à côte, rêvèrent et tristement. Morisot reprit : "Et la pêche ? hein ! quel bon souvenir !"

— M. Sauvage demanda : "Quand y retournerons-nous ?"

— Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe ; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

— Morisot s'arrêta soudain : "Une seconde fois, hein !" M. Sauvage consentit : "A votre disposition." Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vin.

— Ils étaient fort étonnés en sortant, troublés comme des gens à jeun, dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

— M. Sauvage, qui l'air tiède achevait de griser s'arrêta : "Si on y allait ?"

— Ou ça ?

— A la pêche, donc.

— Mais où ?

— Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin ; on nous laissera passer facilement.

— Morisot frémit de plaisir : "C'est dit, j'en suis sûr." Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments. Une heure après ils marchaient côte à côte sur la grande route. Pais ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent en marche munis d'un laissez-passer.

— Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

— En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orge mont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises. M. Sauvage montrant du doigt les sommets, murmura : "Les Prussiens sont là-haut !" Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

— Les Prussiens ! Ils n'en avaient jamais aperçus, mais ils les sentaient là, depuis des mois, autour de Paris, rasant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

— Morisot balbutia : "Hein ! si nous allions en rencontrer ?"

— M. Sauvage répondit, avec cette gentillesse parisienne reparaisant malgré tout : "Nous leurs offrirons une friture."

— Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

— A la fin, M. Sauvage se décida : "Allons, en route ! mais avec précaution." Et ils descendirent dans un champ de vigne, rampant, pro-

stant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.

— Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir, et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

— Morisot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tous seuls.

— Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

— En face d'eux l'île Marante, abandonnée, les caillots à l'autre berge. La petite maison du restaurateur était close, semblait délaissée depuis des années.

— M. Sauvage prit le premier goujon. Morisot attrapa le second, et d'instinct en instant, ils levèrent leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil : une vraie pêche miraculeuse.

— Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

— Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules ; il n'éclaircissait plus rien ; ils ne pensaient plus à rien ; ils ignoraient le reste du monde ; ils pêchaient.

— Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remetta à tonner.

— Morisot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont Valérien qui portait au front une aigrette blanche, une bûche de poudre qu'il venait de cracher.

— Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse ; et quelques instants après une nouvelle détonation gronda.

— Pais d'autres suivirent, et, de moment en moment, la montagne jetait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement et, dans le ciel, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

— M. Sauvage haussa les épaules : "Voilà qu'ils recommencent," dit-il.

— Morisot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotter, fut pris soudain d'une colère d'homme passible contre ces enrégés qui se battaient ainsi, et il grommela : "Faut il être stupide pour se tuer comme ça !"

— M. Sauvage reprit : "C'est plus que des bêtises."

— Et Morisot, qui venait de saisir une ablette, déclara : "Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements."

— M. Sauvage s'arrêta : "La République n'aurait pas déclaré la guerre..."

— Morisot l'interrompit : "Avec les rois on a la guerre au dehors, avec la République on a la guerre au dedans..." Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libre. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulets des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des âmes, mettant fin à bien des vies, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des courtes de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, la-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne s'iraient plus.

— "C'est la vie", déclara M. Sauvage.

— "Dites plutôt que c'est la mort," reprit en riant Morisot.

— Mais ils tremaillèrent, effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux ; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leur épaule, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

— Les deux lignes s'échappèrent de leur mains et se mirent à descendre la rivière.

— En quelques secondes ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île. Et derrière la maison qu'ils avaient cru abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

— Une sorte de géant vena, qui faisait à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français : "Eh bien, messieurs, avez vous fait une bonne pêche ?"

— Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait au soin d'emporter. Le Prussien sourit : "Eh ! hein ! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autres choses. Ecoutez moi et ne vous troublez pas."

— "Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me gâter. Je vous prends et je vous fusille. Vous ferez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ! c'est la guerre."

— "Mais, comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous êtes assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce."

— Les deux amis livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.

— L'officier reprit : "Personne ne le saura jamais, vous serez renfermés paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez."

— Ils demeuraient immobiles, sans ouvrir la bouche.

— Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière : "Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes ! Vous devez avoir des parents ?"

— Le Mont-Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux.

— L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Pais il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers, et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

— L'officier reprit : "Je vous donne une minute, pas une seconde de plus."

— Pais il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morisot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse : "Vite, ce mot d'ordre ! Votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de l'attendre." Morisot ne répondit rien.

— Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

— M. Sauvage ne répondit pas.

— Ils se retournèrent côte à côte.

— L'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes. Alors le regard de Morisot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, restés dans l'herbe, à quelques pas de lui.

— Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Il balbutia : "Adieu, monsieur Sauvage."

— M. Sauvage répondit : "Adieu, monsieur Morisot."

— Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

— L'officier cria : "Fou ! Les douze coups n'en firent qu'un. M. Sauvage tomba d'un bloc, sur le nez. Morisot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

— L'Allemand donna de nouveaux ordres. Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts : pais il les portèrent sur la berge.

— Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

— Deux soldats prirent Morisot par la tête et par les jambes ; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps au instant balancés avec force furent lancés au loin, décrivant une courbe puis piégés, restés, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

— L'eau jaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

— Un peu de sang flottait.

— L'officier, toujours sérieux, dit à demi-voix : "C'est le tour des poissons maintenant."

— Pais il revint vers la maison.

— Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria : "Wilhelm !"

— Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux filets écumants : "Fais-moi faire tout de suite ces petits poissons là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux."

— Pais il se remit à fumer sa pipe.

**Découverte d'une tablette.**

Il y a quelque temps, on découvrit à Nipper une tablette de terre cuite assez bien conservée portant le texte de l'inscription chaldéenne relative au déluge.

Un savant américain, M. Hilprecht, professeur à l'Université de Pennsylvanie, entreprit de la déchiffrer et se mit à l'œuvre. Il lui fallut trois semaines de travail minutieux pour dégager la précieuse tablette des impuretés qui la souillaient. Enfin, il parvint à interpréter l'inscription dont le texte, qui remonte à environ 2000 ans avant notre ère, et s'en tient aux grands faits qu'il énumère sans faire de commentaires. On y lit : "L'ouverture des écluses du ciel, l'abaissement de la suite de l'inondation de toute créature vivante sur la surface de la terre, la construction d'un grand bateau habitation par... (le texte est coupé) et où furent réunies les bêtes des champs, les oiseaux du ciel et les bêtes rampantes, deux de chaque espèce".

Ainsi se trouve confirmé, une fois de plus, le fait que l'histoire du récit de la Genèse s'est servi de documents fort anciens, tablettes ou autres, soit de traditions orales transmises de générations en générations, soit de pépinière un des plus grands événements du monde !

**Constructions américaines.**

Le nouvel Hôtel de Ville de New-York, bâti sur un immense terrain s'étendant entre le Row Park et la Center Street, aura, de ce côté, une façade de 127 mètres. La tour qui couronne le dôme frappe tout particulièrement le regard et l'imagination. En harmonie de style de la tour du City Hall qui se trouve à peu de distance, celle de la maison municipale pointerait son sommet vers le ciel à une hauteur de 180 mètres. Voulez-vous quel ques données sur les matières utilisées dans la construction. Les voici : dans cette construction entrèrent 26 000 tonnes d'acier et 700 000 pieds cubes de gruit. Trente-deux ascenseurs feront le service des vingt-cinq étages occupés par les employés au nombre d'environ 8 000. Les fondations les plus profondes et les plus solides, que l'on ait jamais mises en terre, puisqu'elles descendent à 45 mètres, ont été faites par 7 millions de francs ce qui fait la septième partie de la dépense totale qu'exigera la construction de cet Hôtel de Ville, le digne de la grande cité de "sky scrapers".

**CUISINE**

**Maricot de morton ou ragoût de morton**

Epaule, poitrine, collet, hanches côtelées coupées en morceaux. Faire revenir dans une casserole avec du beurre, des oignons et du lard coupé en dés, les retirer ; faire revenir dans le même beurre les morceaux de morton, les retirer, faire un roux brun, mouiller avec du bouillon ou de l'eau ; remettre le lard, les oignons, les morceaux de morton, ajouter sel, poivre, bouquet garni, quelques navets, et une heure avant de servir des pommes de terre.

On peut y ajouter pendant la cuisson, des pois moyens et une tomate fraîche ce qui en relève le goût.

**Crêpes à la neige**

Œufs..... 6  
Lait..... 1 litre  
Sucre..... 150 gr  
Vanille..... 1/2 gouss.

Faire bouillir le lait avec le sucre et la vanille. Casser les œufs et séparer les blancs des jaunes. Battre les blancs en neige avec un peu de sucre et poivre de vanille. Quand le lait est en ébullition les blancs d'œufs de dans, par cuillerées, pour les pocher, les enlever avec l'écumoire et les disposer sur un plat creux ou dans un cornetier.

Lorsque tous les blancs sont épuisés, verser le lait bouillant, et les jaunes d'œufs en tournant, prendre la crème et la verser les blancs, servir froid.

**Potage au riz aux tomates**

Faire cuire 1 cuillerée de par personne dans de l'eau bouillante, beurrée et salée et, quelques minutes avant de servir mêler au potage une purée de tomates ; à volonté, un hachis de cerfeuil.

**Déraillement du "Tamman Special"**

Corning, N. Y. 1er octobre. Le train "Tamman Special" parti ce matin de Rochester pour mener à New York les délégués qui avaient pris part à la Convention démocratique de l'Etat, a sauté à six milles de Corning. La locomotive et huit wagons sont tombés un côté de la voie. Une dépêche envoyée du de l'accident annonce qu'au voyageur n'a été blessé.